

Alexandru Matei<sup>1</sup>

## FAIRE DE L'HISTOIRE LITTÉRAIRE EN EUROPE ET AUX ETATS-UNIS, AUJOURD'HUI

*Abstract: History of literature has been for two hundred years a European way of talking about values, power and morality. Recently, whether they be European or not, some literary historians have come up to criticize, from within, this noble intellectual discourse. But this critique doesn't fit its goal without a place from which it can be uttered. While French scholars like Gilles Philippe have proceeded to delineate a history of literary style in modern French literature, other literary historians, writing in English, are searching for a cultural paradigm of frenchness. One of subsequent questions they put throughout their approaches is: What is it like to be European? We choose to take in this respect the point of view of Christie Mc Donald and Susan Rubin Suleiman, authors of an important book on literary history in 2010: French Global. A New Approach to Literary History. What is at stake in their work? Our answer is simple: the idea of literature, as Europe has put it from the beginning of the modern age.*

*Key words: literary history, European literature, idea of literature, Franco Moretti*

Le fait que la globalisation influe directement sur la méthodologie des sciences humaines n'est plus un secret. Cette globalisation se veut certes « globale », mais son discours ne peut pas se donner, comme au bon vieux temps de la métaphysique, pour universel, puisque la réalité des cultures non seulement ne peut plus être ignorée, mais c'est d'elle que la méthodologie de la globalisation se revendique elle-même. L'« histoire-monde » (Patrick Boucheron), ou bien l'histoire croisée viennent démultiplier les perspectives sur un corpus littéraire plus varié que jamais, car échappé à l'accroche d'une hiérarchie esthétique qui n'est, elle, qu'un produit de l'histoire parmi d'autres. Mais la globalisation a beau revendiquer l'universalisme : comme nous le verrons tout à l'heure, les discours sont toujours localisables et déterminés par les contextes de l'énonciation. Si l'histoire littéraire est une discipline née en Europe, c'est désormais depuis Etats-Unis qu'elle est en train d'être recadrée et réécrite : et ce n'est pas tant le « canon » qui y est mis en question, mais la façon de considérer la littérature. Nous voulons montrer en quoi change l'histoire littéraire dès l'instant où la définition du littéraire change, pour investir tout le domaine des écrits documentaires dans une langue « naturelle », pour autant qu'ils ne soient pas assignés à un domaine institutionnel nettement circonscrit.

Dans cette perspective, l'entreprise que Gilles Philippe mène depuis une dizaine d'années – celle d'écrire une histoire de la langue littéraire moderne, depuis Flaubert, pour concilier le questionnement plus politique de l'écriture, essentiel depuis Barthes, et celui des registres de discours, plutôt social<sup>2</sup> – ressortit à une activité « ethnocentrique », car illisible depuis le démocratisme des *cultural studies*.

En matière d'histoire littéraire, l'assimilation de la littérature – avec tout le poids historique, institutionnel et politique qui l'accompagne – aux études culturelles présuppose une sorte de désapprentissage, une « déterritorialisation » politique de la littérature, geste qui pourra être suivi de

---

<sup>1</sup> Université *Spiru Haret* Bucarest

<sup>2</sup> *Sujet, verbe, complément. Le moment grammatical de la littérature française (1890-1940)*, Gallimard ; [avec Julien Piat], dir., *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Fayard, 2009 ; *Le Rêve du style parfait*, Presses Universitaires de France, 2013.

n'importe quel ré-ordonnement, car la tradition d'une littérature considérée en tant que simple discours culturel manque. Elle manque pour autant que l'institution littéraire est une institution typiquement européenne, mais le temps est venu où l'Europe cesse de s'offrir comme modèle institutionnel pour le reste du monde. Répondre à des questions telles que « qu'est-ce que la littérature ? », « qu'est-ce que la littérature nationale ? » ou bien « qu'est-ce que littéraire ? » n'oblige plus personne à se situer dans une tradition européenne. La légitimité a changé de place pour ainsi-dire, en la matière, et on en profite, surtout s'il s'agit de parler de « littérature européenne » depuis le monde non européen.

Poser ces questions en anglais, depuis les Etats-Unis, aujourd'hui, renvoie à une époque où, il y a quelques décennies, les représentants de la *French theory* ont suscité, outre-Atlantique, une prise de conscience « culturelle » qui, sans cette rencontre, souvent manquée et ayant eu lieu ne serait-ce qu'à titre de contact involontaire, ne se serait pas produite.

### *Croisements discursifs en sciences humaines : historicité de la French theory des deux côtés de l'Atlantique*

Les débats encore aigus aux années 1990 sur le dialogue interculturel que la *French Theory* réalise aux Etats-Unis et puis de nouveau, annotée et corrigée, de retour en France, se sont émoussés durant les années 2000, où, déjà, on peut lire des critiques françaises adressées à des exégètes français de la *French theory* et, conjointement, des critiques américains qui condamnent le rejet premier de la *French theory* aux Etats-Unis. C'est dire qu'il y a des Français qui ont abouti à sortir du « français » pour l'observer du dehors et des Américains qui ont tâché de comprendre les enjeux du refus américain du – ou plutôt de la défense contre – la *French theory*. Autrement dit, le défi rhétorique n'en est plus tellement un, pour autant qu'on commence à comprendre ce que théorie veut dire en français et comment c'est à l'aide de la théorie que la culture peut être mieux pratiquée; le défi notionnel s'est résorbé à son tour ou bien dans les prestiges du *brand* échangeable sur le marché ou bien dans l'apprentissage du discours du maître qui prend la forme, par exemple, d'une théorie de la lecture chez Hillis Miller<sup>3</sup> ou bien de l'affirmation d'interprétations « minoritaires ».

Dans son intervention dans le volume *French Theory in America*<sup>4</sup>, le jeune philosophe français Elie During (formé aussi aux Etats-Unis) fait un état des lieux de la réception américaine de l'œuvre de Gilles Deleuze et, conjointement, de sa réception française. Il constate comment l'abondance conceptuelle de son œuvre « easily produces a form of heraldic fascination »<sup>5</sup>, qui a pour conséquence la transformation de concepts en « brand names », un processus d'ailleurs très commun de nos jours: le recyclage du langage par le marketing. L'apparition du deleuzianisme aux Etats-Unis est ainsi le résultat de la rencontre entre une rhétorique (écriture) et des notions d'une part, et de l'« American reality » de l'autre. Dès lors, « Deleuzianism precedes Deleuze », et cela non seulement aux Etats-Unis, mais aussi en France. Elie During enchaîne des exemples des plus importantes lignes interprétatives vers lesquelles les textes de Deleuze ont été poussés tout au long des années 1990 et 2000, pour esquisser en fin de compte une image plus exacte de ce que « Deleuze » veut dire au cours de confrontations entre les exégèses deleuziennes et l'œuvre du philosophe. Il ne nous appartient pas d'en faire le résumé, mais il est essentiel de remarquer que Elie During, qui a suivi des formations universitaires des deux côtés de l'Atlantique, recherche et prétend trouver un endroit de charnière qui ne se revendique plus d'une tradition de pensée nationale. Il s'agit plutôt de la pensée elle-même cosmopolite de Gilles Deleuze<sup>6</sup>, telle qu'elle s'énonce et s'entend en France et aux Etats-Unis. Elie During remarque – c'est un détail qui vaut la peine d'être mentionné dans le

---

<sup>3</sup> Voir Hillis Miller, *The Ethics of Reading: Kant, de Man, Eliot, Trollope, James, and Benjamin*, New York, Wellek Library Lectures, 1987; *Etica lecturii*, Bucuresti, Art, 2007

<sup>4</sup> Sande Cohen, Sylvère Lotringer, *French Theory in America*, Routledge, 2001.

<sup>5</sup> Elie During, « Blackboxing in Theory: Deleuze versus Deleuze », in *French Theory in America*, p. 166.

<sup>6</sup> Dont la femme a été professeur d'anglais.

contexte de la reconfiguration des disciplines par le truchement d'échanges interculturels franco-américains – que le deleuzianisme américain oblitère carrément le côté proprement « philosophique » de l'oeuvre de Gilles Deleuze:

Thus, despite the often dizzying richness of its subject matter Deleuze's practice of philosophy remains systematic and abstract – a form of ascetism. (...) ...Deleuze is more complex. As a bricoleur philosopher, he is at once trendy and academic, accessible and remote, so very French and so American, so very French and so American.<sup>7</sup>

Si c'est sur la traduction en américain de quelques textes particuliers que Deleuze a été assimilé à la *French theory* et contribué à l'affinement d'un certain concept de postmodernisme (« Deleuze was in fact first admitted to the canon of French theory under the name of „Deleuze-Guattari” »), d'autres textes, *Logique du sens*<sup>8</sup> et *Différence et répétition*<sup>9</sup>, ont été traduits plus tard – 1990 et 1994 –, trop tard pour que le brand Deleuze puisse en subir une reconfiguration décisive. Une discipline n'est indifférente ni au moment (contexte) ni surtout à la langue qui la nomme pour la première fois. Le partage des disciplines ne peut donc pas être envisagé en l'absence d'un circuit culturel international de textes et d'oeuvres qui, surpris et compris différemment, sont investis de significations et de représentations différentes, voire « dévoyantes » par rapport à l' « intention de l'auteur », selon l'espace et le moment culturel qui les saisissent.

Il reste encore des résistances envers la French Theory, de la part des intellectuels américains menacés par un *style* inédit et donc plein de dangers, et envers la mécompréhension américaine de la *French theory*, de la part d'intellectuels français. On pourrait essayer de les classer. Pour les intellectuels américains des années 1980 et 1990, il y a comme une irréductibilité politique de la lecture de tout texte théorique. Le politique (ou la morale) est, pour eux, l'horizon ultime de la French Theory et, il paraît, sa seule justification, qui rend compte de son goût de l'abstraction, de sa syntaxe intriquée, de son incohérence. Mais un débat y est déjà *in statu nascendi*: celui entre les intellectuels français marqués par le poids de la « poétique » dans n'importe quelle production langagière, et les intellectuels américains qui y retrouvent des enjeux politiques et sociaux, qu'il s'agisse de « fiction » ou « non-fiction ». Dans les années 2000, nous assistons à un changement important d'attitudes, des deux côtés. Il y a des intellectuels américains qui se mettent à dénicher et s'en prendre aux préjugés politisants des interprétations que les textes de la *French theory*<sup>10</sup> ont subies depuis lors entrée sur le territoire américain. Ils reconnaissent à ceux-ci la raison que leurs prédécesseurs contestaient, dérangés justement par ce qu'ils voyaient comme un déséquilibre entre la dimension littéraire de leurs propos et celui politique, social, donc « communicationnel ».

Du côté américain, la lecture politique de la *French theory* reste dominante alors même que des intellectuels comme Sande Cohen ou Andrea Loselle (dans *French Theory in America*) font la critique de la critique de la *French theory*. Pourquoi? Puisque quoi d'autre pourrait faire (faire) une théorie que de se ranger du côté de l'épistémologique (ou bien philosophique, dans le sens « dur » du mot) ou du côté de la loi (à la morale et au politique, pour subvenir au bien commun)? Et si le domaine de l'épistémologie reste interdit pour le domaine des lettres, celui qui a adopté dès le début la théorie française, la *French theory* est alors questionnée dans son côté pragmatique et possiblement prescriptif. Sande Cohen croit que

---

<sup>7</sup> *Idem*, p. 178-9.

<sup>8</sup> Minuit, 1969.

<sup>9</sup> PUF, 1968

<sup>10</sup> Voir à ce point la réception professionnelle, plutôt que politique, dont écope l'oeuvre de Gilles Deleuze aux Etats-Unis ; les noms de Fredric Jameson ou bien de Richard Rorty peuvent y être cités à l'appui.

French Theory affirmed anarchist-type politics: criticism of state formations, of subject positions, of discourse, including academic relays to these relations. (...) Again, French Theory let Nietzsche be reread in the United States not through the filters of Marxism or psychoanalysis, but through contestation with everything linguistic, or better, by contesting language, power and the myth of social bonds in a capitalizing system.<sup>11</sup>

Cette conscience – de la subversion du langage, qu’est l’œuvre avant tout de la littérature moderne – les intellectuels américains en étaient étrangers dans la mesure où, avec le mot de Lyotard, l’américain est « conversationnel »<sup>12</sup>. L’idée de l’article de Sande Cohen est que, bien que la French Theory ait réussi, sur la lancée de Nietzsche entre autres, à contester « l’historicisme » comme représentation du vrai historique, elle a été manipulée par les revues *Critical Inquiry* et *October*, deux publications de gauche par ailleurs, qui en ont fait un choix orienté idéologiquement: la French Theory y a été un moyen de promouvoir des attitudes et des discours vus tous sous l’angle de leur rapport au capitalisme. Soit qu’il s’agisse de promouvoir le multiculturalisme comme discours culturel humaniste issu des Lumières, soit qu’il s’agisse de retrouver, via Benjamin, les vertus anticapitalistes du surréalisme, les deux revues

have used only those aspects of French Theory that added to their respective projects of *historicizing* – making the present continuous with things that must not be lost, the ‘non-lost’ (the responsible subject’, surrealism) then turned into criteria of evaluating text and object, integrating the present. *To historicize* can sometimes mean *to consume the present*<sup>13</sup>.

Cette dernière phrase tombe comme le rideau sur le dénouement d’un spectacle jusque-là trouble, où tous les acteurs et le décor sont nantis de suggestions, propos et messages politiques: des tropismes capitalistes. Dans leur effort déclaré de séparer culture et consommation, par la promotion des différences qui fondent les identités de groupe – dans le cas du multiculturalisme, ou bien par la mise en avant de la différence esthétique du geste artistique signifiant la volonté de se retirer du marché – dans le cas du surréalisme, les lignes discursives de *Critical Inquiry* et *October* n’auraient fait que revivifier des pans du passé pour les offrir à la consommation – les intégrer, donc, sur le marché du capital, à la manière de la marchandisation des objets « ethniques », ou dans la vogue du *vintage*.

#### *Nouvelles histoires littéraires : Franco Moretti et Gilles Philippe*

C’est donc du dehors qu’une question comme « Qu’est-ce qu’être Européen ? » se posera avec un nouvel essor, sans s’empêtrer sur de vieux sentiers, mais également sans avoir à répondre devant les divers tribunaux que l’histoire de la littérature en Europe a dressés à l’encontre des hérésiarques. On peut y répondre de deux manières. Tout d’abord, l’Européen moderne est en passe de se dépasser lui-même, et de dépasser par là la possibilité de fonder l’être. C’est ce que démontre récemment Rares Moldovan à l’appui de Niklas Luhmann, dans son livre *Symptomatologies* (notre traduction):

La pensée, qu’il faut distinguer de l’être afin d’observer et de signifier l’être, est elle-même la distinction entre pensée et être. C’« est » la pensée...Il se pourrait que la question centrale de la rationalité européenne se dérobe dans cette rentrée de la forme dans la forme<sup>14</sup>

<sup>11</sup> Sande Cohen, „*Critical Inquiry, October* and *Historicizing French Theory*”, in FTA, p. 193.

<sup>12</sup> J.-F. Lyotard in *Critique* no 456, « La Traversée de l’Atlantique », mai 1985, p. 581.

<sup>13</sup> Sande Cohen, *idem*, p. 213. L’auteur souligné.

<sup>14</sup> Niklas Luhmann, *Observations on Modernity*, Stanford University Press, 1998, p. 92, cité dans Rares Moldovan, *Symptomatologies*, Cluj-Napoca, Limes, 2011, p. 171.

Cette réponse ne saura jamais être achevée, on s'en doute bien, car les deux formes n'arrêtent jamais leur jeu de rôle qui produit le « sens » dans ce cadre de pensée post-platonicienne qu'est le nôtre. Mieux vaut avancer une seconde réponse à notre question : on est européen, par exemple, en voulant « relire », « refaire », c'est-à-dire « défaire » et puis « refaire » ce qui se donne comme allant de soi. On est Européen parce qu'on peut faire de l'histoire littéraire en dépit des censures théoriques, ces censures dont on vient de parler, qui s'enfreignent les unes et les autres, en s'instituant toujours au-delà avec l'autorité que seule donne la possibilité de l'hérésie (la plus terrible de ces censures est la censure esthétique). Prenons deux tentatives de faire de l'histoire littéraire sans égard à ce qu'on entend communément par ce syntagme.

En premier lieu, la recherche de longue haleine menée par Franco Moretti qui, en italien et en anglais, a mis en place un projet d'histoire des littératures du monde (*The Novel*, Princeton University Press, 2006) piloté par un livre-argument, *Graphes, Cartes, Arbres* (2005 en anglais, 2008 en français) où l'histoire quantitative, l'histoire naturelle dans sa version darwinienne et la nouvelle histoire sont appelées à collaborer pour réaliser une histoire littéraire détachée des questions, tellement romantiques, de la « valeur esthétique » et de la « nation », qui arrive à positiver une démarche ou bien dissoute dans le cercle vicieux du *goût* (lié tout de suite à la question déjà suspecte de la « civilisation »), ou bien engagée dans des enjeux politiques qui l'évacuent du terrain épistémologique que l'histoire littéraire ne devrait pas quitter. Ce modèle d'histoire littéraire ménage toutefois bien des présupposés déjà connus :

- qu'il y a des unités discrètes de « littérature » qui communiquent dans des versions nationales et régionales d'un même découpage chronologique – des éléments à partir desquels on peut faire notamment des arbres et des graphiques;
- que ces unités se composent d'un certain type de texte – dont celui privilégié est le roman, et s'y maintient alors le partage aristotélien fiction *versus* histoire – traversé par la distinction entre « fiction » et « non-fiction » (« histoire » ?)
- et qu'il y a des lois qui régissent l'histoire des littératures, dont « la valeur esthétique » n'est qu'un moment lié à une certaine configuration du champ culturel.

Il faut remarquer toutefois que Moretti est un historien italien qui vit et enseigne à Stanford depuis 2000. Le chantier qu'il y a ouvert frappe par les outils méthodologiques mis en jeu – un retour à la matérialité de la donnée (différente certes de la « matérialité » du texte qui, elle, comporte toujours une composante abstraite, que toute lecture reconnaît) et l'abandon de la hiérarchie critique qui, depuis le XVIIIe siècle, fait de l'histoire littéraire une branche de la critique. Ce que cette histoire empêche, désormais, c'est le point de vue central et suspendu que tout historien a devant le tableau qu'il brosse : *The Novel*<sup>15</sup> est une collection d'essais de géographie culturelle, une collection d'exemples et une question que la littérature pose au monde.

Une autre manière de faire de l'histoire littéraire, spécifiquement française car attachée à la différence entre la langue écrite et la langue parlée (différence d'où la littérature est née, en France, et que toute la littérature française moderne met profondément en question), est un ouvrage qui, peut-être pour la première fois au XXe siècle, mêle histoire littéraire et rhétorique. Ce type d'approche, qui s'attache à faire l'histoire de l'idée de « forme », pose à nouveaux frais une question du genre : « Comment peut-on être Français ? ». Il n'est peut-être pas dépourvu d'importance le fait que cette question ait été formulée pour la première fois en français, par Montesquieu, alors même que la fascination de l'Autre – incarnée par l'Orient – battait son plein. Quoi de plus naturel, en effet, qu'une question « identitaire » posée depuis un lieu culturel des plus homogènes du monde occidental ? C'est que ce lieu, la culture française, était entrée dans une phase d'universalisme qui devait durer quelques deux siècles et qui pourrait subsister aujourd'hui encore si, petit à petit, on ne s'était pas aperçu que cet universalisme était devenu exceptionnel. On est Français aussi longtemps que la question de l'unité linguistique reste au cœur des débats. Cette unité linguistique ne s'est jamais accomplie aussi vite et n'a été nulle part aussi

---

<sup>15</sup> Franco Moretti, *The Novel: Forms and Themes*, University Press Group Limited, 2007, 2 vol.

contraignante qu'en France. Il n'est pas donc encore une fois anodin que ce soit en France qu'a paru un livre qui s'intitule *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Fayard (2010, Gilles Philippe, Jean Piat). La question de la langue est centrale dans une culture littéraire où la différence entre l'oral et l'écrit a été un tabou longtemps maintenu et qui ne s'efface que depuis la globalisation récente (et à contrecœur). C'est l'argument linguistique qui fait Sandy Petrey, en 1995, douter que l'intégration des French Studies dans les Cultural Studies puisse revivifier le prestige fané du français aux Etats-Unis, car études culturelles veulent dire culture de masse, et alors à quoi bon apprendre le français s'il s'agit d'étudier des phénomènes culturels qui ne présupposent pas expressément la connaissance de la langue ? (Sandy Petrey : 1995 : 381)

### *Monde et « global » contre l'universel*

L'inconscient culturel et linguistique français n'a pas eu la chance de celui américain, d'être amené par un complexe culturel résistant à une auto-analyse. Gustave Lanson, l'historien littéraire le plus connu de France, qui est élu en 1919 le second président de la Modern Humanities Research Association de Londres, fait à l'occasion un discours d'investiture qui reprend un thème cher à la culture française depuis la « early modernity » : « Le Monde civilisé s'est étendu sur toute la surface de la terre » s'écrie-t-il comme devant le panorama d'une conquête totale, dont le levier n'est (plus) la force physique, mais la culture : la culture européenne, certes, dont l'histoire littéraire est une branche, à l'image d'une monadologie dont elle est une entéléchie, régie par une entité suprême qui serait la Vérité... Et Gustave Lanson de poursuivre :

Vous revenez ainsi à la belle conception de la République universelle des lettres qui fut celle de l'humanité cultivée à la Renaissance. Un savant ne peut pas plus s'enfermer dans la culture nationale que se retrancher dans sa bibliothèque privée; et il faut être prêt à rechercher la vérité aux antipodes comme à notre porte (Lanson : 1920)

C'est un discours typiquement français, officiel il y a même quelques décennies, par exemple dans la bouche de Charles de Gaulle devant l'Assemblée Nationale à Bucarest, en mai 1968 :

Roumains et Français, nous voulons être nous-mêmes, c'est à dire l'Etat national et non pas l'Etat cosmopolite. Nous voulons être nous-mêmes, ce qui ne nous empêche pas du tout d'avoir avec certains autres Etats des relations privilégiées (...) Mais c'est à la condition que notre destin, notre route, notre politique soient les nôtres. Cela non pas seulement parce que nous trouvons satisfaisant d'être les maîtres chez nous mais aussi parce que nous croyons que se sont les nations qui en fin de compte constituent les éléments irréductibles et les ressorts indispensables de la vie universelle<sup>16</sup>.

C'est pourquoi innover en matière d'histoire littéraire, du point de vue français, ne peut être validé qu'au prix du maintien de deux présupposés : l'existence d'une langue unitaire et l'effectivité d'un imaginaire de la « distinction » entre ce qui fait et ce qui ne fait pas valeur, tant du point esthétique que, surtout, du point de la différence entre « universel » (ce qui peut être, en dépit de la variation des formes, régi par l'Un) et ce qui n'est qu'accident.

Or, c'est ici qu'on peut situer l'articulation entre le discours de Gustave Lanson et la réponse polémique que lui fait le plus récent projet d'histoire de la littérature française, publié en 2010 (*French Global. A New Approach to Literary History*, sous la direction de Christie Mc Donald & Susan Rubin Suleiman, New York, Columbia University Press, 2010), par la main de Sharon Konishita, médiéviste à

---

<sup>16</sup> <http://www.ina.fr/fresques/de-gaulle/fiche-media/Gaull00141/discours-a-bucarest.html>

l'Université de California à Santa Cruz. Celle-ci cite un fragment de l'introduction de *La République Mondiale des Lettres*, de Pascale Casanova (Seuil, 2008), où une même pensée « diffusionniste » se fait sentir : la littérature serait devenue, de nos jours, un champ de bataille commun, après que la Renaissance italienne, la Pléiade française, l'Espagne et l'Angleterre sont entrées en compétition avec leurs atouts littéraires et leurs traditions. Or, l'approche de la professeure californienne prend décidément le contrepied de cette vision « internationaliste » et « ouvre la question de la littérature européenne elle-même. » (FG : 4). C'est à partir de là, en fin, que la réponse à la question « Qu'est-ce qu'être Européen ? » devient possible. Puisqu'il ne s'agit plus d'envisager le travail solidaire, international autour d'un objet prédéfini dont il faut faire reculer les limites horizontales grâce à une méthode générale de recherche – à l'instar du modèle morettien – mais de penser à nouveaux frais la signification de notions telles que « littérature » et « histoire littéraire » – et par « nouveaux frais » je comprends quelque chose qui ne peut plus être payé moyennant la même devise.

L'introduction signée par les deux historiennes pose d'emblée les deux concepts directeurs : *monde* et *global*. Tout d'abord, il s'agit d'une relecture de toute l'évolution (« whole sweep ») de la littérature française à la lumière du « monde ». Or, ce « monde » pose déjà problème, puisqu'il s'agit d'un vocable qui devient verbe dès le premier chapitre, « Worlding Medieval French » : « mondéiser », c'est-à-dire, mais quoi ? « Medieval French » ne désigne pas nécessairement la littérature médiévale au sens moderne – régime esthétique d'un discours articulé – mais revient à un signifié plus ancien, qui nous est indifférent maintenant à condition qu'on pose la non-pertinence de la « valeur esthétique ». « Medieval French » pourrait donner en traduction « Français médiéval », et c'est d'ailleurs la traduction que l'étude écrite par Sharon Kinoshita. Il s'agit essentiellement de récits de voyage qui ont en commun non de faire partie d'un certain canon littéraire de la littérature française médiévale – et à vrai dire l'enjeu n'est pas là – mais d'être écrits en français moyen, ou bien dans un franco-italien (« ce koiné littéraire ou langage commun associé à un corpus de textes nourri de chansons de geste » - FG : 12) méditerranéen qui serait la langue d'une riche « matière de Méditerranée ». Mais tous ces textes, ce corpus, il se constitue non pas autour d'un axe « esthétique », mais dans une perspective linguistique nouvelle et, surtout, géoculturelle, dans laquelle le lecteur pourra lire le véritable rapport de forces culturelles médiéval entre un centre situé au Moyen Orient (prolongé, en tant qu'Orient, jusqu'en Espagne) et une périphérie qui n'est autre que l'Europe occidentale. Il s'agit, dans cette perspective, de considérer tout ce qui est fait culturel dans le monde s'il se manifeste en français. A un autre niveau, il s'agit de faire l'histoire du « français » à l'échelle du monde, selon les dimensions de chacun des deux termes à un moment donné (et c'est là, certes, que ce projet pourra être considéré « impérialiste », pour des raisons que nous ne développerons pas ici).

Le second terme figurant dans l'introduction est « global », défini tout d'abord dans son acception courante, de bêtisier, comme *uniformisation* ; mais non, se défend les auteures, le « global » est, dans le cas de leur projet, l'attribut du « système de positionnement global », le « GPS », où les coordonnées changent avec le point de vue. Il pourrait s'agir d'un décentrement, mais non, c'est plutôt un centre *en mouvement*, qui permet donc toutes les perspectives, à condition qu'elles puissent être identifiées en tant que telles, selon un même type de fonctionnement<sup>17</sup>. Or, là, il me semble que le fonctionnement qui porte pour titre « global » n'arrive pas à se donner une constitution. Il n'en est pas un, apparemment. Et pour cause :

- Les textes, bien que rangés de manière chronologique, intègrent trois volets thématiques : *Espaces*, *Mobilités* et *Multiplicités*. Disposés de cette manière, l'autre ordre, chronologique, intérieur à chacun des volets, y apparaît comme le vestige d'une révolue « histoire de la littérature », pour signifier justement qu'il s'agit d'un cadavre;
- Il n'y est fait distinction entre les deux grands « genres » discursifs qui, depuis Aristote et jusqu'à la micro-histoire de Carlo Ginzburg, s'appellent « fiction » (ou « poésie ») et « histoire », comme

---

<sup>17</sup> *French Global, op.cit.*, p.X.

si l'enjeu s'en était évaporé ; et il se peut bien qu'il en soit ainsi, encore faut-il expliquer comment, chemin faisant, « whole sweep », cet enjeu n'en est plus un

- En évoluant du Moyen Age vers le contemporain, les approches se font de plus en plus « politiques », comme il arrive à Evelyne Ender lorsqu'elle discute « le cas de la poésie lyrique au XIXème siècle » (FG : 110). Ainsi, les poèmes baudelairiens « La Vie antérieure », « La Chevelure » et « L'Invitation au voyage »,

ne peuvent que nous troubler, dans les configurations critiques globales qui sont les nôtres, par leur détournement de l'altérité et leur exploitation discutable des thèmes exotiques. Un tel mélange d'érotisme-masculinité et d'exotisme a la sonorité familière de l'invitation du dandy parisien à partir à l'étranger faire l'expérience des plaisirs dus à un esprit aristocratique (FG : 118)

Une contradiction de taille structure ce projet : si, d'une part, le souci de recadrer culturellement ce qu'on appelle « la littérature française » est le bienvenu, et il est présent dans plusieurs textes, surtout lorsqu'il s'agit de périodes plus reculées, il est oublié. Ainsi, Lawrence D. Kritzman, dans le chapitre « Intellectuals Without Borders » met en épingle, après avoir relevé au passage « la crise de l'idée française d'universalisme », cinq figures d'intellectuels : Jean-Luc Nancy, Tahar Ben Jelloun, Julia Kristeva, Etienne Balibar et Jacques Derrida. Il suffit de s'arrêter sur deux d'entre elles, Nancy et Balibar (philosophes français nourris de philosophie « continentale »), pour constater que, en dépit du tournant « déconstructionniste » de leur pensée, qui justifie leur choix parmi les « intellectuels sans frontières », elle ne fait que poursuivre un courant culturel européen qu'on peut appeler « moderne » (ou « late moderne ») très parisien en somme, très européen et très élitiste en langage. Voici la présentation, sur le site *wikipedia* en français, de Jean-Luc Nancy (cette citation n'est pas donnée à titre de référence scientifique, mais plutôt en tant qu'illustration d'un savoir partagé suscité par l'image de son nom) :

Tenté par la théologie, sa rencontre de Derrida, ses lectures de Althusser, Deleuze, Heidegger, Blanchot, Hölderlin, le conduisent à penser un monde fragmenté, irréductible à la systématisme moderne. On peut le ranger parmi les penseurs post-modernes. En 1968, professeur de philosophie à l'université de Strasbourg (il y enseignera jusqu'en 2004), il fait la connaissance de Philippe Lacoue-Labarthe. Les deux hommes, bien qu'avec des approches assez différentes, sont animés par le souci commun d'une reprise critique, déconstructrice, de la grande tradition philosophique allemande, jusque-là encore trop ignorée dans l'université française.

La contradiction y est double, car on a d'une part l'opposition entre des écrivains d'expression française, donc marginaux du point de vue géoculturel, dont la perspective « globalise » au sens de cette démarche la perspective culturelle en termes d' « histoire littéraire » (Tahar Ben Jelloun), et des philosophes français intéressés par les mêmes enjeux de la pensée philosophique « européenne » et dans un langage qui n'est pas du tout, lui, « global » et, d'autre part, l'antithèse entre un poète comme Baudelaire qui, à sa manière, ravage toute la tradition poétique antérieure, quoique dans un langage très européen et la poétesse française peu étudiée Desbordes-Valmore, la seule poétesse faisant partie du recueil de « poètes maudits » de Paul Verlaine, en 1884, figure typique de laissée-pour-compte du canon littéraire français.

Si ces inconséquences appartiennent plutôt à la manière dont la culture française littéraire a été reçue aux Etats-Unis notamment, et si le travail conceptuel devra se délester des exigences du marché terminologique actuel (qui privilégie tous les termes qu'on vient de citer comme axiaux dans la démarche de la French Global), les nouveaux enjeux que le projet d'histoire littéraire de McDonald et de Suleiman posent vont bien au-delà de la relecture de l'histoire littéraire : il s'agit de repenser le « littéraire » dans un contexte culturel dont l'esthétique n'est qu'une des dimensions, et de penser à nouveaux frais la signification identitaire qu'a eu et a encore, en France, la langue littéraire.



## References

- \*\*\* *Critique* no 456. « La Traversée de l'Atlantique ». mai 1985.
- Sande Cohen, Sylvère Lotringer. *French Theory in America*. Routledge, 2001.
- Gustave Lanson. « Un point de vue français sur le but de la Modern Humanities Research Association, the presidential address for 1919-1920 ». Cambridge University Press, 1920, BNF.
- Christie Mc Donald & Susan Rubin Suleiman (ed.). *French Global. A New Approach to Literary History*. New York, Columbia University Press, 2010 (siglé FG).
- Rares Moldovan. *Symptomatology*. Limes, 2011.
- Franco Moretti. *The Novel*. Princeton University Press, 2006.
- Gilles Philippe, Jean Piat. *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*. Fayard, 2010.
- Sandy Petrey. "French Studies/Cultural Studies: Reciprocal Invigoration or Mutual Destruction?" *The French Review*. vol. 68 no 3, February 1995.